

« Il faut amener chacun à reprendre contact avec le vivant »

Pour l'océanographe François Sarano, l'école doit jouer « un rôle fondamental » en amenant les plus jeunes sur le terrain.

Propos recueillis par Perrine Mouterde



François Sarano dans son jardin à Valence le 6 juillet 2021. CAMILLE DE CHENAY POUR "LE MONDE"

Il nage régulièrement avec des cachalots, auxquels il a donné des noms. Il plonge avec des baleines et des grands requins, a travaillé treize ans aux côtés du commandant Jacques-Yves Cousteau.

L'océanographe François Sarano plaide aujourd'hui pour réconcilier les hommes avec la vie sauvage, seul moyen, selon lui, de leur faire prendre conscience de l'urgence à protéger le vivant. Cofondateur de l'association Longitude 181, qui œuvre à la préservation des océans, il participe au congrès de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), organisé du 3 au 11 septembre à Marseille.



Lire aussi | [A Marseille, un congrès crucial pour agir face à la crise de la biodiversité](#)

Que faut-il attendre d'un congrès comme celui de l'UICN ?

Il est toujours utile de se retrouver, d'échanger, de faire le point. Et, lors de ces congrès, un certain nombre de politiques se sentent le devoir de faire de grandes annonces – qui sont toujours de petites choses. Ces rendez-vous sont donc nécessaires, mais ils ne sont jamais à la hauteur. J'ai vécu avec douleur le Sommet de la Terre de Rio, en 1992 : 125 chefs d'Etat sont là, tout le monde signe une grande déclaration. A ce moment-là, on croit qu'on va changer le monde. Et rien ne se passe. Après ça, on est un peu réservé sur les grands colloques. Surtout que celui-ci n'est pas à la hauteur des grandes conférences mondiales comme Rio.

La COP15 sur la diversité biologique est reportée en 2022...

Mais on aura la COP58 et on en sera toujours au même point ! On sait. Cela fait quarante ans que l'on sait, que les chefs d'Etat savent. Visiblement, le discours de la raison ne fonctionne pas. Les arguments raisonnables, les statistiques, les alarmes qui sont tirées par des gens compétents ne sont pas écoutés.

Lire aussi | [Restaurer 20 % des écosystèmes, réduire massivement l'impact des pesticides... 21 cibles pour préserver la biodiversité](#)

Quel message allez-vous donc porter lors du congrès ?

D'abord, mon message ne s'adresse plus aux politiques, ni à ceux qui font partie des grandes autorités : il s'adresse au public. Il est nécessaire qu'il y ait un socle de gens déterminés et qui croient au changement ; or, aujourd'hui, ce socle n'est clairement pas assez important. Donc il faut convaincre davantage de citoyens.

Et je ne leur parlerai pas de chiffres : 200 000 tonnes de plastique déversées chaque année dans la Méditerranée, qu'est-ce que ça veut dire ? Mon cerveau ne sait pas. Je ne change pas parce que je sais ça. Je vais en revanche essayer de leur montrer la richesse, la paix, le bonheur que peut apporter la rencontre avec le sauvage. Leur montrer que composer avec les autres vivants est extrêmement positif. Quand je décris une baleine qui danse, quand je parle des perles d'eau sur les feuilles le matin, je parle aux sens. On a besoin de récits différents, d'éprouver le monde différemment. Dans les villes, on est en hors-sol, on n'a plus de racines. Il faut amener chacun à reprendre contact avec le vivant.

Concrètement, comment faire ?

Dans un congrès, on ne peut que tenter d'émerveiller les gens par des mots et les convaincre d'aller

éprouver par eux-mêmes la nature qui les entoure. Petit à petit, en ayant goûté à cette paix qu'offre le vivant, ils pourront aller plus loin. Le changement global ne peut pas venir s'il n'y a pas de socle pour l'accueillir. Et le socle c'est soi, un soi exemplaire et contagieux. Je suis persuadé du pouvoir de la contagion.

Tout le monde ne peut pas nager avec des dauphins...

Bien sûr que je suis heureux de côtoyer les grands requins, les cachalots, les baleines. Mais venez dans mon jardin : on va plonger avec les batraciens, regarder les métamorphoses des têtards, observer des crapauds accoucheurs extraordinaires... Ici, il y a des dizaines de mésanges. Quand on prête attention, on reconnaît des espèces, puis on peut essayer de distinguer la singularité de chacun. On voit facilement celle de nos animaux de compagnie, seule notre myopie nous empêche de voir celle des mésanges.



Lire aussi

[Les mammifères marins et les vieilles forêts au cœur des débats de l'UICN](#)

Prêter attention permet de découvrir la singularité non seulement des animaux ou des végétaux, mais aussi des humains. Tout à coup, les migrants deviennent Paul, Pierre, Reza, Mohammed. Ces singularités sont des émerveillements. Je ne peux pas regarder dans les yeux Paul qui a une histoire dramatique sans lui tendre la main. Par contre, 350 personnes qui viennent de se noyer en Méditerranée, ce sont des personnes et un chiffre.

Nous ne sommes plus assez attentifs au monde ?

Autrefois il y avait des mésanges, des rouges-gorges, des rouges-queues, des rousserolles, des pouillots véloce. Aujourd'hui il y a des « oiseaux ». Il y a une formidable perte de diversité des espèces, pas seulement pour de vrai, mais aussi dans nos têtes. On connaît tous les Pokémon, mais on ne sait pas reconnaître un goujon d'une grémille, une alose d'un mulot. Quelle régression ! Un jour, à Nice, une plage a été fermée parce que deux ailerons avaient été aperçus. Mais c'était une raie mobula, ce qu'il y a de plus beau à voir sous l'eau. On est tellement déconnectés du monde vivant qu'on en arrive à s'étonner qu'il y ait des poissons dans la mer.

Au-delà du niveau individuel, ne faut-il pas agir de façon plus globale ?

Des politiques publiques sont absolument nécessaires. Il faut battre la campagne, emmener les gens en forêt, dans les prairies, les rivières, pour leur faire toucher la richesse de la nature. L'école doit jouer un rôle fondamental, il faut apprendre les pieds dans l'herbe mouillée. Et cette politique qui amènerait chaque enfant, chaque adolescent, chaque étudiant sur le terrain doit être adossée à une politique publique de nature. Aujourd'hui, on nous octroie quatre réserves, ça ne suffit pas.

Il faut donc plus de réserves ?

Il en faut plus, il faut y interdire tous les prélèvements, mais il faut les ouvrir à tout le monde. Elles ne doivent pas être réservées à quelques scientifiques ou privilégiés, comme moi, c'est une erreur majeure. S'il y a trop de monde, multiplions les réserves !



Lire aussi

[Le long combat pour restaurer la continuité écologique au pied du Vercors](#)

N'y a-t-il pas de réels problèmes de fréquentation ?

Le parc national de Port-Cros est surfréquenté ? Mais c'est l'endroit le plus riche de Méditerranée ! On

peut y voir huit cents mérous, des daurades énormes. Si on veut que Port-Cros soit moins visité, faisons en sorte que tout le littoral français soit comme Port-Cros. Et pour cela, il ne faut pas diminuer le nombre de touristes, il faut diminuer les prélèvements.

Arrêter les prélèvements, cela veut dire limiter la pêche. C'est compliqué...

Il y a vingt ans, nous avons proposé la création d'unités d'exploitation et de gestion concertée. D'abord, il faut arrêter de mettre les pêcheurs en concurrence, pour qu'ils puissent, en concertation, prélever le juste volume sur une population qui se renouvelle, sans aller au-delà. Ce travail de gestion doit être rémunéré. Transformons les subventions européennes calamiteuses en salaires. Ça change tout, et les types se redressent : on ne nous octroie plus des subventions pour survivre, nous travaillons et nous sommes rémunérés pour gérer le bien commun que sont les populations de poissons, c'est formidable !

La condition de cette rémunération, c'est évidemment de présenter un bilan de gestion positif, c'est-à-dire que la population exploitée ne doit pas s'effondrer mais se renouveler. Et les pêcheurs doivent travailler ensemble pour que l'impact de leurs engins sur l'écosystème diminue chaque année.

Vous dites que vous êtes un converti, pourquoi ?

Jeune, j'ai fait des choses terribles. J'ai été chercher du corail... Je n'avais aucune idée de ce que je faisais. Les pholades sont des sortes de coquillages qui creusent dans le calcaire et sont en danger critique d'extinction. Moi je cassais les rochers pour les manger.

Qu'est-ce qui vous a fait évoluer ?

Ma rencontre avec l'équipe de la *Calypso*, Cousteau, les pêcheurs. Ma première mission sur la *Calypso*, c'était à Haïti. Tout de suite, on comprend le lien entre dégâts écologiques et misère, même s'il y a d'autres raisons à la misère. Et on se dit, pour qui j'agis ? Qu'est-ce qui donne un sens au monde ? Je suis amoureux des requins blancs et des cachalots, mais ce sont les humains qui donnent le sens au monde. C'est nous qui avons conscience de tout ça. Cette conscience de l'histoire du monde nous donne une responsabilité formidable, qui est de respecter cette diversité. C'est ce qui constitue notre singularité, notre humanisme.

Et quand avez-vous pris conscience de l'érosion de cette biodiversité ?

Lors du tournage du film *Océans [sorti en 2010]*, nous voulions aller filmer le dauphin du Yangzi Jiang. Nous avons tergiversé, nous n'y sommes pas allés, et en 2007 il a été déclaré éteint. Vivre en direct cette disparition m'a beaucoup frappé. Dans les années 1980, nous écrivions déjà pour dire « il ne reste que 20 000 dauphins, attention », puis « il reste 2 000 dauphins »... Et nous n'avons rien fait, personne n'a rien fait. Cela prouve encore une fois l'inanité des chiffres. Mais si les gens avaient nagé avec cet animal, avaient profité de son regard, de sa souplesse incroyable, je suis sûr qu'ils auraient essayé de le sauver.

L'érosion est aussi très marquée en Méditerranée...

Dans mes carnets de plongée d'il y a cinquante ans, j'avais des tapis de roussettes et d'autres requins qui étaient assez abondants, et qui ont disparu. Mais j'ai aussi vécu le retour des poissons à Port-Cros, celui des grandes baleines et des cachalots ailleurs. Sur la *Calypso*, on ne pouvait pas plonger avec les

cachalots. Quarante ans après le moratoire sur la chasse, non seulement c'est possible, mais en plus on connaît les histoires individuelles de chacun.



Lire aussi

Tourisme : des forêts aux sommets, les parcs naturels découvrent la surfréquentation

Est-ce grave, qu'une espèce disparaisse ?

Soyons clairs, tout le monde s'en fout. Qui sait que le dauphin du Yantzé a disparu ? On me demande : « Qu'est-ce que cela va changer quand il n'y aura plus de requins ? » Mais il n'y a déjà plus de requins blancs en Méditerranée ! Ça ne change rien et ça change tout, c'est ça le paradoxe. Fondamentalement, la vie est plus forte que tout ça et, en même temps, on sent confusément que c'est catastrophique.

Allons plus loin : si le Louvre ou la grotte Chauvet disparaissait, cela ne changerait pas votre vie non plus. Mais chaque fois que nous écrasons une population, une œuvre d'art, on perd ce qui fait la richesse du monde. Parce qu'en définitive, qu'est-ce qui objectivise véritablement l'évolution créatrice ? C'est la diversité des espèces et des cultures. L'histoire du vivant, c'est l'histoire de la diversification. On part de un, et on arrive à des millions d'espèces, qui chez l'homme se prolongent par des milliers de cultures. Lorsque nous, humains, provoquons leur disparition de façon consciente, nous contribuons à l'involution et à la régression générale.

Qu'est-ce qui vous donne de l'espoir ?

D'abord, je ne me soucie pas d'avoir de l'espoir. Je ne veux pas avoir à dire à ma petite-fille : « Je savais mais je n'ai rien fait. » Donc, espoir ou pas, je trace. Mais, en secret, je vois la résilience fabuleuse de la vie marine, dès que l'on relâche la pression. Il est ultra-facile d'offrir à nos enfants un océan incomparablement plus riche que celui que nous connaissons ! Les exemples sont là : les cachalots montrent que la préservation spécifique fonctionne, et Port-Cros montre que la mise en réserve régionale fonctionne. Alors, arrêtons de tergiverser !

Perrine Mouterde
